



LE VRAI BONHEUR

FANTAISIE PHILOSOPHIQUE

Chercher à définir le bonheur serait tenter l'impossible ; nous n'essayerons donc pas d'exprimer par des mots ce qui échappe à toute analyse : c'est un état que l'on goûte, mais qui ne se définit pas.

Bien moins encore nous occuperons-nous de rechercher ici son essence, c'est-à-dire la nature du souverain bien, laissant ces spéculations aux théologiens et aux philosophes.

Qu'Epicure, Hobbes, Helvétius Bentham le réduisent à une chose toute pratique, à l'utilité ; que Platon, Zénon, Clarke et Kant le définissent plus justement ce qui est conforme à la pensée de Dieu, à l'ordre, à la destination des choses, aux idées de la conscience, nous n'en avons garde, ce n'est point aujourd'hui notre affaire.

Nous désirons simplement démontrer, autant que démonstration se peut dans un problème d'une nature aussi complexe, que le bonheur, ici-bas, but des efforts de tous, recherché si ardemment par chacun de nous, mobile de nos actes, unique objet de nos préoccupations, en tant que possession absolue, est une véritable chimère.

A ce propos, nous rapporterons une des scènes qui impressionnèrent le plus vivement notre adolescence.

Cheminant, un jour d'été, sur une des routes poudreuses de la chaude Provence, nous vîmes tout à coup déboucher, au détour d'un chemin, une sorte de mendiant, homme d'âge avancé, et qu'une troupe de gamins poursuivait de leurs huées et de leurs rires.

Ce qui excitait l'hilarité et la joie de la bande, c'étaient les efforts que faisait notre homme pour atteindre son ombre.

Ralentissant le pas, il marchait droit devant lui, s'arrêtait subitement, levait un pied, le tenait un instant suspendu comme pour guetter l'ombre, puis l'abattait tout d'un coup sans réussir naturellement à la saisir. S'imaginant alors qu'il devait user d'un autre moyen, il se prenait à courir, se courbait de temps à autre jusqu'à terre essayant de prendre le fantôme entre ses bras.

Et les spectateurs d'éclater et de battre des mains à cette course insensée.

Un grave personnage, promeneur comme nous, se tourna vers les bambins et leur dit : « Laissez cet homme en paix : vous voyez bien que c'est un fou ! »

Et mon grand-père d'ajouter : — car c'é-

tait lui qui nous accompagnait : « Pas plus fou que tous ceux qui courent après le bonheur ! »

La philosophie de la réflexion nous échappa alors, mais le souvenir de cette scène étant souvent revenu en notre mémoire, nous avons compris depuis la portée de l'apologue.

Chacun de nous, en effet, court, en ce monde, après une ombre qu'il ne peut atteindre.

Pour l'un, c'est la fortune, la gloire ; pour l'autre, le pouvoir ou les honneurs ; pour celui-ci, la science ou les arts ; pour celui-là, la guerre, la politique, le commerce ou l'éloquence !

Emporté par l'ardeur de la course, on n'éprouve ni lassitude, ni dégoût, ni fatigue.

La poursuite irrite notre esprit, excite nos sens, déuple nos forces ; on possède déjà les trois quarts de l'objet ; on jouit par anticipation de cette part dernière dont l'acquisition doit mettre le comble à nos désirs, assurer enfin ce bonheur tant convoité ; lorsque, tout à coup, près de saisir la proie, elle nous échappe, ou, résultat plus amer encore, lorsqu'on réussit à l'atteindre, elle n'apporte que déception, amertume et regrets.

La parole de l'Ecclésiaste sera toujours vraie : vanité des vanités, tout n'est que vanité !

La raison de cette déconvenue n'est cependant pas mystérieuse ; l'homme veut trouver dans les choses ce qu'elles ne renferment point. Les éléments de la félicité terrestre sont en notre for intérieur, dans notre âme, en notre esprit, dans notre conscience, nos habitudes, et nous nous acharnons toujours à les chercher hors de nous mêmes.

Borner ses besoins, restreindre ses désirs, refréner ses passions, être maître de soi, gouverner sa vie en un mot, comme un timonnier son navire, c'est là le secret du bonheur.

Qu'importent les richesses à ceux qui ont appris à s'en passer.

De quel secours sont-elles ainsi que la gloire, le pouvoir, contre la maladie, les remords, les inquiétudes ? La paix du cœur le calme de la conscience, la satisfaction de la tâche journalière accomplie, de quelque bien fait autour de soi, apportent bien plus de contentement réel, que les titres ou l'opulence.

Le luxe, les richesses, ces dehors brillants que l'on envie, nous rappellent ce mot d'un sage de l'antiquité. Traversant un jour le forum sillonné d'équipages ma-

gnifiques, d'élégants cavaliers, couvert d'une foule parée de bijoux rares et précieux, ce philosophe, dont nous avons oublié le nom, s'écriait, sans envie aucune : « Que de choses dont je puis me passer ! »

D'où tirent, en effet, leur valeur toutes ces superfluités, si non des idées que nous y attachons ! Par elles-mêmes nous rendent-elles meilleurs ? ajoutent-elles à la puissance de l'esprit, à la droiture du jugement, à la force du caractère, à la dignité de la vie ? En aucune façon.

Emprisonné dans un réseau de conventions, de préjugés, respirant une atmosphère artificielle composée d'idées fausses, de sentiments factices, nous trouvons plus facile d'accepter l'opinion d'autrui fondée sur l'usage et l'habitude, que de nous en former une propre, basée sur le rapport des choses, contrôlée par la raison, justifiée par l'expérience.

Aussi l'opinion gouverne-t-elle le monde en souveraine, et comme c'est elle qui distribue les soi-disant biens et faveurs auxquels l'homme attache un si haut prix, nous nous soumettons aveuglement à ses décrets, sans en rechercher la cause ou les motifs.

Cette abdication volontaire explique et nos inconséquences, et la peine que chacun se donne pour acquérir des biens dont les idées reçues font tout le prix.

Si, d'autre part, nous consultons les grands esprits qui, chez les anciens et chez les modernes, se sont occupés de la recherche du bonheur, des moyens de l'acquérir et de le posséder, nous avons presque autant de manières que d'hommes.

Epicure nous recommande les plaisirs ; Zénon, l'accomplissement des devoirs, le mépris de la douleur ; conciliant les deux systèmes précédents, enseignant l'union de la vertu et du plaisir, Aristote recommande l'équilibre entre les passions ; Platon, la pratique du bien.

Nul besoin de rappeler ici que le christianisme, faisant bon marché de tous ces systèmes, les a remplacés par sa doctrine pure, élevée et vraie, laquelle apprend à l'homme son origine, ses devoirs et sa fin, lui montre le bonheur dans la vie future.

L'élégant Cicéron, le vertueux Sénèque, l'illustre Docteur St. Augustin, ont écrit sur le bonheur. De nos jours, l'Oratorien Malebranche ; Clarke, l'ami de Newton, et chapelain de la reine Anne ; Jean-Jacques Rousseau, le misanthrope ; le nébuleux Kant, le trop sensible marquis de Jouffroy, l'académicien Droz, le publiciste Delessert, l'électicien M. Cousin, nous ont laissé, sous divers noms, des traités spéciaux sur la recherche du bonheur.

Nous doutons fort que la lecture de ces œuvres ait procuré à quiconque la possession du bien si désiré.

Pour rencontrer ici-bas l'état qui se rapproche le plus du bonheur, nous n'indiquerons point, malgré son incontestable excellence, la maxime d'Epictète : « Abstien-toi, résigne-toi ! » Non. Mais après les conseils de vie pratique donnés au commencement de cet article, sans avoir aucunement la présomption de révéler en quel lieu git le trésor, nous nous bornons à dire que si le vrai bonheur n'est point de ce monde, on peut pourtant y être heureux.

Pour cela, il faut avoir : quelque chose à croire, quelque chose à aimer, quelque chose à faire et quelque chose à espérer !

La recette paraît facile, et elle l'est certainement ; mais, à cause de cela même, on refuse d'en user.

Essayez-en, lecteurs, vous nous en direz des nouvelles.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Les musiciens militaires se font de plus en plus rares. La cause en est un peu d'avenir qui leur est offert, à la paye dérisoire qui leur est allouée, à leur position vraiment trop modeste vis-à-vis des soldats ; enfin aux avantages que leur offrent les orchestres civils. Un chef de musique régimentaire propose de former un noyau d'instrumentistes-professeurs, ayant rang de sous-officiers, qu'une paye avantageuse retiendrait au corps et qui auraient pour mission de former parmi les soldats montrant les dispositions voulues, des musiciens.

La gravure sur bois s'opère sur du buis. Les gravures de l'illustration sont presque toutes entaillées sur des planches de buis, bien aplanies et formées de morceaux rassemblés au moyen de colle et de solides boulons. Le buis destiné à la gravure provient d'arbres d'assez forte dimension qui croissent dans l'Asie Mineure et en Abyssinie. Le commerce le tire aussi de la Russie méridionale et des contrées que baignent la mer Noire et la mer d'Azoff, et chaque année on embarque à Constantinople pour Liverpool de six à sept mille tonnes de buis de qualité supérieure, à grain fin et serré. Malheureusement les forêts de buis de la Turquie sont presque épuisées et il ne reste guère que la Russie qui possède encore de beaux massifs que le gouvernement fait surveiller et exploiter. Le prix de ce buis s'élève d'autant plus que les forêts sont plus éloignées de la mer, ce qui a lieu fréquemment. Comme les besoins de la gravure en relief augmentent chaque jour et que la quantité disponible des buis diminue, les Anglais ont fait une série d'essais avec l'ardoise. Les gravures sur ardoise ont donné quelques bons résultats ; elles ont été gravées et imprimées avec facilité et netteté, mais les planches se rayent trop facilement, ce qui à la longue altère les gravures et ne permet de les garder qu'en employant les précautions les plus minutieuses.